

## COMMENTAIRE ET TRADUCTION D'UN TEXTE EN ALLEMAND

### ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Durée : 6 heures ; coefficient : 3

#### Statistiques de l'épreuve

Le nombre de candidat.e.s ayant composé est en baisse par rapport aux sessions précédentes : 389 ont composé en 2017, contre 451 en 2016 et 464 en 2015. La moyenne des notes à 10,57 est comparable et un peu supérieure aux moyennes des deux sessions précédentes (10,33 en 2016 et 10,45 en 2015), avec un écart-type semblable à celui de l'an dernier (4,82 contre 4,86 en 2016).

#### Considérations générales

Comme les années précédentes, le jury a employé tout l'éventail des notes, de 0 – pour une copie qui retranscrivait un poème de Rimbaud – à plusieurs 19,5 attribués à des copies d'excellent niveau, à la fois en traduction et en commentaire. Plus d'une copie sur deux a obtenu 10/20 ou plus, et une sur quatre a obtenu 14/20 ou plus, ce qui montre que l'épreuve a été bien réussie, beaucoup de candidat.e.s étant en mesure de présenter une traduction correcte et un commentaire convaincant. Les rapports précédents soulignaient la nécessité de ne pas négliger le commentaire, qui compte pour la moitié de la note et dont la rédaction dans de bonnes conditions nécessite de bien gérer le temps, mais également d'analyser en détail la partie du texte qui n'est pas donnée en traduction. Cette année, de trop nombreuses copies semblent appuyer leur commentaire presque uniquement sur le discours de l'un des personnages, Kaspar Pröckl, qui était la partie du texte à traduire, en négligeant le reste du texte. Répétons également que pour cette partie rédigée en allemand, le jury n'attend pas un allemand d'étudiant bilingue, mais bien une langue claire, correcte du point de vue de la morphologie (formes verbales et déclinaisons) ainsi que de la syntaxe, tous points dont la maîtrise est bien évidemment nécessaire, aussi pour la traduction.

Le texte choisi cette année constituait le début du chapitre 21, intitulé « Die Funktion des Schriftstellers », du livre II (« Betrieb ») du « roman d'actualité » (*Zeitroman*) *Erfolg. Drei Jahre Geschichte einer Provinz*, publié en 1930 par Lion Feuchtwanger (1884-1958). L'auteur, ami et collaborateur de Bertolt Brecht, traite des conséquences immédiates de la Première Guerre mondiale, des révoltes de 1917 en Russie et de 1918 et 1919 en Allemagne, sous une forme très caractéristique de la période des années 1920-1930 : écriture à la fois distanciée et satirique, fort ancrage dans les débats de l'époque, personnages traités comme des types. Le jury n'attendait pas que le.la candidat.e connaisse la catégorie de la « Nouvelle Objectivité » (*Neue Sachlichkeit*), à laquelle on pouvait penser pour rendre compte de ce style – catégorie d'ailleurs complexe, et controversée à l'époque –, mais il a valorisé l'effort de plusieurs candidat.e.s pour tenter de saisir, dans des formulations quelquefois très réussies, la spécificité de ce style.

L'extrait choisi met en scène de façon grotesque le débat de deux personnages autour de la question de la « fonction de l'écrivain » (titre du chapitre). Les discours des deux personnages (§2, §4 et – discours « mental », non prononcé – §5), sont insérés dans une narration-cadre qui les présente dans la charmante localité bavaroise de Garmisch-Partenkirchen, pataugeant dans la neige, contraints d'éviter au dernier moment les traîneaux qui passent. Le premier personnage, l'ingénieur Pröckl, exige que la littérature délaisse le domaine de l'analyse psychologique et de l'introspection pour se mettre au service de la lutte des classes ; le second, l'écrivain Tüverlin, proteste de façon véhément contre la prétention de l'ingénieur à vouloir lui dicter sa « vision du monde » et oppose à la vision marxiste de Pröckl la thèse du déclin de l'Occident, qui rappelle Oswald Spengler. L'extrait proposé mêle un vocabulaire abstrait, avec lequel les candidat.e.s sont familiarisé.e.s, à un lexique plus concret qui permet la caractérisation des personnages (costume, attitude, voix, etc.). Le jeu sur le discours rapporté (discours indirect et indirect libre) et la mise à distance devaient être repérés pour bien comprendre le texte.

#### Épreuve de traduction

Le passage proposé à la version, de « *Der Ingenieur Pröckl verlangte von Tüverlin gebieterisch...* » jusqu'à « ...in die schmutzigen Schneehaufen des Straßenrandes springend », comprenait 186 mots, longueur comparable à celle des textes donnés les années précédentes. Il présentait des difficultés classiques de la

version allemande, notamment la traduction du discours rapporté (au subjonctif I) et l'analyse syntaxique dans quelques phrases. Il offrait un lexique assez concret (vocabulaire du vêtement, des gestes et déplacements) ainsi que des variations de registre qui permettaient de rendre les intentions polémiques et mordantes des deux protagonistes. À ce sujet, le jury rappellera aux candidat.e.s que le même mot peut avoir plusieurs sens concrets et plusieurs sens abstraits, et que seule une analyse précise du contexte de son emploi permet de trancher. Pour ce faire, il est essentiel que les candidat.e.s se soient familiarisé.e.s avec l'utilisation du dictionnaire unilingue. Les préverbes à sens spatial, qui abondent en allemand, sont à examiner avec une attention particulière. Ainsi dans le verbe « *entgegenkommen* », la particule *entgegen* porte-t-elle le sens de « venir à la rencontre de », dans une intention amicale ou hostile précisée dans un second temps seulement, à la différence du français qui marque en premier lieu les relations logiques. Le verbe « *entgegenkommen* » était ici à comprendre dans son sens spatial concret, « venir à la rencontre de quelqu'un », et non pas dans le sens abstrait de son participe présent, « prévenant » ou « conciliant », traduction souvent proposée et qui pouvait sembler pertinente dans le contexte de la description d'une joute verbale, mais n'avait pas beaucoup de sens relativement à un traîneau. La même question se posait pour des termes sans équivalent direct ou simple en français, comme « *unzweckmäßig* », et pour lesquels les candidat.e.s ne pouvaient proposer de traduction acceptable qu'en faisant l'effort de comprendre le sens du mot dans son contexte ; il s'agissait ici d'une veste « inadaptée » ou « inappropriée » aux conditions climatiques en montagne – le début du chapitre souligne d'emblée l'opposition entre les deux personnages de ce point de vue – et non d'une veste « mal assortie », « mal taillée », « inutile » ou « qui ne remplissait plus sa fonction », tournures pour le moins énigmatiques.

Ces quelques difficultés de vocabulaire ne devaient pas entraver la compréhension globale du texte, et le jury, de fait, a eu le plaisir de constater que cette année, les (gros) contresens portant sur l'ensemble du texte ont été extrêmement rares. On se réjouit de voir que le sens général du texte a été compris dans la plupart des copies. Pour autant, la surinterprétation, ponctuelle ou plus étendue, n'a pas été évitée par tous.les candidat.e.s.

Rappelons tout d'abord que l'exercice de version suppose une très grande fidélité au texte, et que toute prise de liberté implique un risque. On ne saurait ainsi trop conseiller aux candidat.e.s d'éviter les traductions qui, par souci d'élégance sans doute, prennent trop de liberté avec la nature des mots ou encore avec leur nombre. Le superlatif de « *gewaltigsten* » était à traduire, de même que « *Thesen* » et « *Forderungen* » devaient être rendus par des pluriels. On pouvait rendre le substantif « *Umstellung* » par une structure verbale, mais en restant le plus près possible de la formulation d'origine : ainsi « tandis que le monde connaissait la transformation la plus radicale » était-il bien préférable à « tandis que le monde changeait violement ».

Cette fidélité au texte a bien entendu d'abord des conséquences stylistiques : le jury attendait par exemple des candidat.e.s que les inversions relevant de l'effet de style (« *Dokumente der Zeit machen* », ou encore « *Diese Thesen stellte der Ingenieur Kaspar Pröckl auf* ») soient identifiées et mises en valeur dans la traduction proposée. De la même façon, même si l'absence de traduction du suffixe diminutif *-chen*, présent deux fois dans le texte, n'a pas été sévèrement sanctionnée, il était aisément proposé une traduction qui améliore la précision de l'ensemble. Pour la traduction de « *kleine Gefühlchen* », par exemple, le jury a eu le plaisir de lire de bonnes propositions comme « les minuscules sentiments » ou « les petits sentiments insignifiants ». Bien entendu, si l'on attend des candidat.e.s la précision dans la traduction, ils.elles n'en demeurent pas moins tenu.e.s de se laisser guider par les idiomatismes français. Ainsi, traduire « *in seiner Jacke spazieren gehen* » par « se promener dans sa veste » au lieu de « vêtu de sa veste » et « *auf der Straße* » par « sur la rue » au lieu de « dans la rue » est pour le moins maladroit et relève sans doute de l'inattention.

Mais au-delà de ces questions stylistiques, dans bon nombre de cas, cette attention et cette fidélité au texte peuvent éviter des faux sens. Ainsi, les candidat.e.s qui n'ont pas repéré ou respecté la construction parallèle « *Hatte es Sinn [...] festzuhalten ? [...] Winterkurortspoesie zu machen ?* » se sont souvent exposés à un contresens général sur la seconde phrase.

Les passages au subjonctif I sont très courants dans les textes de version, où ils constituent un élément d'évaluation intéressant. On invitera donc les candidat.e.s à mettre au point leurs connaissances sur la construction et sur les traductions possibles de ce mode verbal en prévision du concours. Rappelons que ce subjonctif marque le discours rapporté (qu'on pouvait par exemple rendre, selon les cas, par une locution, « selon lui », « à l'en croire », etc.), mais en aucun cas n'exprime une distance critique ou sceptique vis-à-vis du discours rendu : la traduction par le conditionnel est donc exclue. Cette année, les candidat.e.s, rares hélas, qui ont mis en évidence d'une façon ou d'une autre le fait que le subjonctif I servait au discours indirect ont été valorisé.e.s.

Plus préoccupantes sont les questions de morphosyntaxe de la langue allemande. Ainsi, la postposition de l'adjectif est-elle très rare en allemand, ce qui n'a pas empêché certain.e.s candidat.e.s d'associer l'adjectif « *läppische* » à « *der Welt* » (au lieu de l'associer à « *Gefühlchen* », en même temps que « *kleine* ») – et donc de traduire par « le monde enfantin » –, ou encore « *gebieterisch* » à Tüverlin (au lieu de

le comprendre comme un adverbe portant sur « *verlangte* ») et de traduire par exemple « un Tüverlin sûr de lui ». Dans ces deux exemples, l'analyse des marques de déclinaison aurait dû indiquer que la piste retenue en première lecture n'était sans doute pas la bonne. De même, dans « *schrie Herrn Tüverlin* », le masculin faible *Herr* comporte une marque *-n* qui permet de conclure qu'il ne peut être le sujet du verbe (et qu'on ne devrait donc pas traduire par « Tüverlin crie »). Dans plusieurs copies, la troisième phrase à traduire a ainsi pâti de ces approximations d'analyse : le groupe introduit par « *nach* » ne devait pas, par exemple, être traduit comme une temporelle (« après »), mais analysé comme le complément du verbe « *duften* », ici à la forme du participe présent épithète, et donc très classiquement placé après son complément. Encore une fois, la vérification des constructions dans le dictionnaire unilingue pouvait permettre d'associer correctement ces différents éléments de phrase. Le fait que l'ordre des mots allemands, et plus généralement des composants de la phrase ou du mot composé, est différent du français, ne saurait étonner aucun.e étudiant.e qui apprend cette langue. C'est pourquoi nous recommandons d'analyser posément des mots composés longs comme « *Winterkurortpoesie* », plutôt que de se risquer à proposer une traduction hasardeuse en mélangeant sans ordre les sens des différents membres du composé (par exemple en traduisant « donner des cours de poésie hivernale »).

Concernant le lexique, le jury n'attend évidemment pas de candidat.e.s non spécialistes qu'ils.elles maîtrisent le vocabulaire technique ou spécialisé, et les faux sens portant sur des termes rares sont peu sanctionnés. Pour autant il ne semble pas exagéré d'attendre la maîtrise des champs lexicaux étudiés en début d'apprentissage de la langue, comme celui des vêtements. Passe encore qu'une veste devienne un manteau, un pardessus ou un blouson, mais de là à en faire un pantalon ou un chapeau melon, il y a un pas que le contexte devrait empêcher de franchir. De même, traduire « *Leder* » par « peau », « velours », « laine » au lieu de « cuir » ne porte guère à conséquence, en revanche « acier » est plus inquiétant quant à la cohérence de la traduction proposée.

La question des registres de langue est sensible en traduction. Certains effets étaient difficiles à rendre – les candidat.e.s qui ont reconnu la familiarité dans « *kapieren* » ont certes favorablement impressionné le jury ; mais celui-ci a tenu compte aussi du fait que les mots disponibles en français pour rendre cette nuance de niveau de langue (« capter », « piger ») étaient plus familiers que le terme allemand et a donc aussi accepté la traduction par « comprendre » et « saisir ». En revanche, d'autres ruptures étaient difficilement acceptables : « *spazieren gehen* » ne peut être traduit par « se balader » sans qu'il y ait changement de registre. Un niveau de langue trop soutenu pour traduire les propos de Pröckl relève à l'inverse d'une petite maladresse (« dût-elle », « faisait-ce sens »), voire conduit à une grave faute de conjugaison lorsque le subjonctif imparfait est mal maîtrisé (« dusse-t-elle » au lieu de « dût-elle »).

Le souci de précision ne devait pas non plus conduire à traduire les noms propres. Le nom de Garmisch-Partenkirchen n'a pas à devenir « les églises Garmisch-Parten », et encore moins « les parterres des églises de Garmisch », sans compter le « Parti de l'Eglise Garmin ». A l'inverse, le jury félicite les candidat.e.s qui connaissent assez de géographie allemande pour ne pas tomber dans cette dérive. Dans le cas ambigu de « *Hauptstraße* », qui pouvait être autant un nom commun (avec le double sens possible de *Straße* en français, « rue » ou « route » selon que le contexte est urbain ou non) que le nom propre d'une rue (qui existe bel et bien à Garmisch-Partenkirchen) le jury a accepté tout autant « *Hauptstraße* » (traité comme les noms de rue en français : « se promener dans la *Hauptstraße* ») que « grand-rue » ou « grand-route », voire tout simplement « route ».

Attention aux petites erreurs dont la fréquence, pénalisante sur l'ensemble d'une copie, n'a pas laissé d'inquiéter le jury : l'oubli du premier terme de la négation (\*« on avait rien compris » au lieu de « on n'avait rien compris »), les légères incorrections (\*« **des** petits animaux domestiques » à la place de « **de** petits animaux domestiques » puisque dans la langue écrite on doit remplacer l'article partitif « des » par « de » si un adjectif épithète est placé devant le nom), la reproduction de la ponctuation grammaticale allemande (l'emploi systématique de la virgule avant une relative, par exemple, laisse penser que le.la candidat.e ignore la différence entre les relatives déterminatives et les relatives explicatives), voire de l'orthographe allemande (notamment \*« aggressif » alors que le mot correctement orthographié est « agressif »), l'omission du tiret (\*« qu'as tu » au lieu de « qu'as-tu ? ») ou d'accents divers. Il va de soi que les accents grammaticaux défaillants (a / à, ou / où...) ont été plus lourdement sanctionnés.

Le recours à des tournures idiomatiques est certes valorisé – par exemple « faire état de » pour « *aufweisen* » –, mais il faut veiller à ne pas verser pour autant dans la surtraduction ou la surcharge de sens, comme dans les traductions « graver dans le marbre », « immortaliser » pour le sobre « *festhalten* ». Dans tous les cas, il faut veiller à bien maîtriser les locutions utilisées : le jury a relevé plusieurs fois \*« recouvrir (!) la santé », ou encore des formulations proliférantes (\*« lancer sur M. Tüverlin ses exigences au visage »). En tout état de cause, certaines traductions entrées dans l'usage étaient attendues : rendre « *Klassenkampf* » par « combat de classe » au lieu de « lutte des classes » rendait complètement illisible la référence marxiste du discours de Pröckl.

En conclusion, le jury ne saurait trop encourager les candidat.e.s à se montrer attentifs.ves à l'analyse des structures de la langue avant de se lancer à l'aveugle dans la traduction : ordre des mots, temps et modes verbaux, divers marquages du groupe nominal (déclinaison de l'article, de l'adjectif, quelquefois du substantif ; présence ou absence de marque de pluriel) doivent être examinés à l'aune des contextes généraux et proches, de façon à obtenir une cohérence globale de sens au sein de laquelle les petites imprécisions lexicales ne pèseront finalement que peu. Comme toujours, on recommandera aux candidat.e.s la plus grande attention dans la relecture pour éviter les fautes qui se glissent facilement dans une traduction : fautes d'orthographe, d'accord (notamment lorsqu'un terme a été effacé et remplacé par un autre sans que les accords aient été adaptés), voire petits (ou quelquefois gros) barbarismes.

### Traduction proposée :

L'ingénieur Pröckl, d'un ton impérieux,<sup>1</sup> exigeait de Tüverlin qu'il fit de la littérature militante, politique, révolutionnaire ou qu'il ne fit pas de littérature. Cela avait-il un sens, alors que le monde connaissait la transformation<sup>2</sup> la plus radicale, de consigner les minuscules émois dérisoires d'une société à l'agonie ?<sup>3</sup> De faire<sup>4</sup> de la poésie de sanatorium et de station de cure hivernale, tandis que la planète était déchirée par la lutte des classes ?

Si l'on nous demandait un jour<sup>5</sup> : « Et toi, qu'as-tu fait à cette époque ? », qu'aurait-on alors à faire valoir ? De petits jeux érotiques très sophistiqués<sup>6</sup>, aux parfums surannés,<sup>7</sup> de purs effets de mode que plus personne ne comprendrait dix ans plus tard.

On était complètement passé à côté du sens de l'époque.<sup>8</sup> Pendant que le monde était en feu,<sup>9</sup> on avait observé les états d'âmes de petits animaux de compagnie. L'activité d'écrivain, si tant est qu'elle doive perdurer,<sup>10</sup> doit être portée par le vent de l'époque. Sans quoi elle ne perdurera pas, voilà tout. Des documents d'époque, voilà, selon Pröckl, ce que devait faire l'écrivain. Telle était sa fonction. Sinon son existence était dénuée de sens.

C'étaient là les thèses que soutenait l'ingénieur Kaspar Pröckl tandis qu'il se promenait, vêtu de sa veste en cuir inadaptée à la circonstance et trempée de sueur, en compagnie de l'écrivain Tüverlin, sur la grand-route qui partait de Garmisch-Partenkirchen pour aller vers le sud. Il devenait très agressif, hurlait ses exigences à la figure de Monsieur Tüverlin, glissant à plusieurs reprises et sautant quelquefois dans les tas de neige sale sur le bas-côté de la route pour éviter un traîneau qui arrivait en sens inverse ou qui les dépassait.<sup>11</sup>

### Épreuve de commentaire

Comme chaque année, rappelons tout d'abord aux candidat.e.s qu'il s'agit bien d'un commentaire de texte et que le jury demande d'abord une lecture précise et éclairante du texte : les références littéraires, philosophiques, culturelles et intellectuelles, historiques sont bienvenues lorsqu'elles viennent à propos et servent à contextualiser l'extrait proposé à l'explication. Le *name-dropping* – nous avons eu droit à Zweig, Klee, Walter Benjamin, et bien d'autres – n'impressionnera guère le jury et ne lui fera pas ignorer un commentaire totalement détaché du texte. De la même façon, on veillera à ne pas plaquer sur le texte des schémas interprétatifs adaptés à d'autres textes et qui conduisent immanquablement à des surinterprétations, voire à des contresens d'interprétation. Des candidat.e.s ont ainsi opposé le « romantisme » de Tüverlin au « réalisme » de Pröckl ; d'autres ont vu dans l'opposition entre les deux hommes et l'autoritarisme de Pröckl l'allégorie de la montée du nazisme.

Comme pour la version, les contresens complets sur le texte ont été cependant extrêmement rares cette année, ce dont on ne peut que se féliciter. Pour autant, on trouve parmi les candidat.e.s les plus faibles des erreurs d'interprétation plus ou moins graves qui entament nécessairement la pertinence du commentaire. Le jury rappelle que la compréhension de l'écrit doit faire l'objet d'un entraînement très rigoureux tout au long de l'année de préparation au concours, en particulier pour les étudiant.e.s dont les acquis sont les plus fragiles dans cette activité langagière.

<sup>1</sup> Variantes : d'un ton péremptoire / d'un ton qui n'admettait pas de réplique

<sup>2</sup> la mutation

<sup>3</sup> agonisante, moribonde

<sup>4</sup> de fabriquer

<sup>5</sup> Si l'on posait un jour la question :

<sup>6</sup> alambiqués

<sup>7</sup> exhalant des parfums surannés

<sup>8</sup> On n'avait rien compris au sens de l'époque

<sup>9</sup> brûlait / était ravagé par les flammes

<sup>10</sup> si l' on veut qu' elle perdure

<sup>11</sup> à l'approche d'un traîneau qui arrivait en face ou les doublait

On remarque par ailleurs un effort porté sur la problématisation du commentaire : il y a eu cette année très peu de copies sans problématique annoncée, et les formulations sont dans l'ensemble suffisamment claires et soignées pour ne pas générer des écrans de fumée tels qu'on en a rencontrés en abondance lors de l'avant-dernière session du concours. Cependant, on trouve encore beaucoup de problématiques trop générales ou trop descriptives, certaines copies voulant par exemple nous montrer « en quoi le texte exprime une réflexion sur la littérature ». On encouragera donc les candidat.e.s à formuler clairement leur problématique : il est essentiel qu'ils.elles construisent ce questionnement liminaire comme une réflexion sur les spécificités du texte étudié, et non pas seulement comme une annonce générale de la thématique.

Le même constat s'applique pour la structuration du propos : si le jury a eu le plaisir de voir que l'immense majorité des introductions comportaient une annonce de plan et que la plupart des développements s'y tenaient, il a été frappé par le grand nombre de plans extrêmement simplistes, souvent en deux parties consacrées l'une à la position de Pröckl, l'autre à celle de Tüverlin, sans rendre compte à aucun moment des autres aspects du texte (place du narrateur, humour). Cette structure ne peut que mener à un développement paraphrastique où les deux positions antagonistes sont reprises de façon plus ou moins littérale. En outre, bien des commentaires construits de cette façon n'ont consacré ensuite que très peu de temps à l'analyse détaillée des deux positions, pour en éclairer les arrière-plans. Plusieurs copies, par exemple, ont cru que Pröckl réclamait une littérature qui se rapproche de l'historiographie, sans repérer le marxisme de cette position et l'articuler à la question du rôle de l'art dans la révolution, posée dès 1917 en Europe. Le schématisation de cette paraphrase a été particulièrement sensible pour la position de Tüverlin, souvent présentée comme la position « humaine » face à un Pröckl souvent vu comme une sorte de « méchant ». Or les termes employés par Tüverlin font reconnaître dans son propos des analyses inspirées des thèses de Spengler sur le « déclin de l'Occident », confronté à l'essor des anciennes civilisations asiatiques. Nombre de commentaires voient à juste titre que son propos est plus nuancé que celui de Pröckl asséné, lui, avec plus d'assurance, mais il semble erroné de ne pas noter la dimension également politique de sa prise de position : ainsi son appel à s'intéresser à la *Kulturmischung* ne doit pas être lu exclusivement dans le sens positif d'un multiculturalisme moderne. L'adjectif « barbare » qu'il emploie pour décrire la civilisation européenne aurait dû, par exemple, faire réfléchir les candidat.e.s – or c'est très rarement le cas. On ne peut donc que féliciter le.la candidat.e qui non seulement s'arrête sur cette opposition pour l'analyser et la commenter, mais qui, très justement, la met en relation avec le recours de Brecht aux traditions du théâtre épique chinois (alors même que d'autres copies font référence à Brecht et notamment à *Der gute Mensch von Sezuan*, sans faire le lien avec la thèse de Tüverlin). Mais à cette exception près, il est frappant de constater combien de candidat.e.s passent sans s'arrêter sur ce premier moment de la prise de position de Tüverlin pour résumer sa pensée au second moment – précisément celui qui est introduit par « *er wollte hinzufügen* » et n'est donc pas prononcé.

Dans tous les cas, le jury a valorisé les copies qui ne se contentaient pas de rendre les thèses des deux personnages, mais se sont penchées sur les paragraphes sans paroles (notamment le §1), la fonction des descriptions de paysages et les effets d'ironisation induits par le jeu sur les perspectives et les alternances entre les différents types de discours rapporté. Les correcteurs ont eu le plaisir de lire de beaux développements sur le paysage de montagne qui relativise les thèses de Pröckl, ou encore sur les effets grotesques associés à l'alternance des perspectives et l'attention aux détails vestimentaires. Comme toujours, les remarques fines sur le texte, notamment sur la rhétorique déployée par chacun des personnages, sur le jeu des focalisations ou sur la perspective narrative, ont fait largement la différence entre les copies moyennes et les bons commentaires. En revanche, il était plus aventureux de centrer l'analyse, comme l'ont fait de nombreux.ses candidat.e.s, sur le positionnement supposé de l'auteur vis-à-vis des opinions énoncées par ses personnages. Une telle problématique, si elle peut être acceptée, présente cependant le défaut de concentrer les remarques, notamment chez les candidat.e.s les plus faibles, sur le fond du texte, et d'en occulter largement la forme. Elle a très souvent été traitée de façon rapide, un très grand nombre de copies concluant après quelques lignes que le personnage de Tüverlin « représentait » l'auteur dans le texte, sans tenir compte des notations de distance ironique qui auraient dû inciter à plus de prudence. Un tel axe d'analyse a en outre, dans les plus mauvaises copies en particulier, occasionné des confusions fâcheuses auteur / narrateur. De façon générale, on attendrait une maîtrise plus pointue de ces derniers concepts. Outre les confusions, classiques malheureusement, entre narrateur et auteur, le statut du narrateur a donné lieu à des interprétations assez fantaisistes : que signifie notamment la remarque, émise dans plusieurs copies : « Le personnage essaie de prendre la place du narrateur » ? Rappelons ici que le narrateur, dans sa définition minimale et largement acceptée, est l'instance qui prend en charge et pilote le récit, et donc également toutes les évolutions et interventions des personnages. C'est donc une catégorie qui ne se situe pas sur le même plan que la catégorie de personnage et d'auteur (et encore moins d'écrivain).

Dans tous les cas, le jury a accepté commentaires linéaires et composés. Cependant, les candidat.e.s qui optent pour un commentaire linéaire – qui, notamment dans le cas du texte de cette année, pouvait effectivement donner lieu à de belles analyses – seraient bien inspiré.e.s de ne pas tenter de le présenter comme un commentaire thématique, annonçant par exemple qu'ils.elles vont examiner le point de vue de Pröckl puis celui de Tüverlin sur la littérature alors qu'ils.elles s'apprêtent tout simplement à suivre le déroulement linéaire du texte, accordant même une place à des remarques sur la mise en scène de la conversation entre les deux personnages (remarques par ailleurs bienvenues, mais non pas dans le cadre d'un

commentaire composé en deux parties censé exposer deux positionnements critiques). La distorsion entre l'annonce et la réalisation ne joue en effet que rarement en faveur du.e de la candidat.e.

Si l'on pouvait se concentrer dans le commentaire sur les aspects littéraires du texte, – notamment les questions de perspective et de rhétorique –, une contextualisation pertinente donnait une assise supplémentaire bienvenue à l'étude du texte. Les candidat.e.s qui ont fait le lien entre des formulations comme « *soziale Umschichtung Europas* » et le mouvement révolutionnaire qui s'est déployé à la fin des années 1910 à partir de la Russie, ont pu apporter un éclairage sur le texte qui a été valorisé par le jury. On pouvait également nourrir le commentaire par d'autres parallèles, qui ne faisaient certes pas partie des attentes mais que les correcteurs ont également valorisés, par exemple les candidat.e.s – très rares – qui ont reconnu dans le texte de Feuchtwanger un clin d'œil à *La Montagne magique* de Thomas Mann, soulignant par exemple la reprise ironique de la question de la passivité d'une bourgeoisie malade et décadente ou de l'érotisme. À l'inverse, l'excès de contextualisation pouvait nuire à la pertinence de l'ensemble. Certain.e.s candidat.e.s ont voulu trouver dans le texte le reflet de la situation de crise de l'Allemagne de la fin des années vingt, ont développé son atmosphère pessimiste, voire tragique, méconnaissant l'indication temporelle donnée dans le chapeau du texte. N'est-ce pas là forcer le texte et en méconnaître d'une part l'ancre dans la situation du début des années 1920, mais surtout son ton humoristique ? De fait, l'humour, l'ironie, la présence du burlesque dans le texte ont souvent été perçus par les candidat.e.s, mais ils.elles en n'en ont que très rarement tiré parti dans la construction de leur problématique. C'est pourtant là un élément qui permet de mettre en tension les différents aspects du texte et d'établir une saine distance avec le simple contenu idéologique des discours des deux protagonistes. De belles occasions ont donc ainsi été manquées de mettre en perspective les discours des personnages avec des éléments de contexte qui pouvaient être connus : le refus de la psychologie proclamé par Pröckl renvoie par exemple au rejet de la littérature psychologisante, vue comme bourgeoise, par les théoriciens marxistes de la littérature, comme Georg Lukács, mais les excès de langage de Pröckl faisaient sentir les limites d'un tel rejet dogmatique.

La question de la bonne maîtrise de l'allemand s'est posée à plusieurs niveaux de cette partie de l'épreuve. D'une part, le jury rappelle que certaines formulations françaises ne peuvent pas s'utiliser telles quelles. Si les commentaires français affectionnent les formulations un peu floues comme « une écriture de », une formulation du type « *ein Schreiben [!] des / von [!]* » n'a quasiment aucun sens en allemand. De même, un dialogue de sourds n'est pas (même si « taub » a bien le sens de « sourd ») « *ein \*Taubengespräch* », qui ferait plutôt penser aux roucoulements des pigeons ou des tourterelles. Dans l'autre sens, certaines formules du texte, mal comprises, ont donné lieu à des interprétations farfelues. Certain.e.s candidat.e.s ont vu dans les termes « *Röhrenhosen* » et « *Schuhe mit Gummisohlen* », glosés en « *Kleider, die aus Gummi und Röhren gemacht sind* », la dénonciation d'une société technicisée, alors qu'ils n'étaient que la caractérisation d'un habit citadin inadapté à la montagne.

D'autre part, les candidat.e.s devraient faire attention au niveau de langue approprié dans une copie de concours : Tüverlin et Pröckl ne sont pas des « *Kumpel* » et ne portent pas de « *Klamotten* ». Et s'ils n'ont effectivement pas le même métier, ils n'ont pas pour autant des « *jobs* » différents (cet anglicisme constitue par ailleurs un anachronisme pour l'époque). Enfin, on évitera de dire que Feuchtwanger est « *pingelig* » à l'égard de Pröckl. Le jury ne peut qu'encourager à l'utilisation d'un vocabulaire technique précis pour le commentaire d'un texte littéraire – exprimer le contraste entre les deux personnages supposait de maîtriser finement le vocabulaire de l'opposition –, mais attention aux abus et à l'utilisation inflationniste de certains termes. Ainsi, « *paradoxe* » n'est pas le terme générique pour couvrir toute surprise, toute contradiction, tout avis divergent. Si Tüverlin rejette les thèses de Pröckl, il ne formule pas un « *paradoxe* ». Si Pröckl exige l'adaptation à l'époque mais qu'il est mal équipé pour la saison, c'est l'indice des contradictions du personnage, mais non pas « *paradoxal* ». En tout état de cause, il est inutile de compliquer l'expression lorsque plus de simplicité ferait l'affaire. Il convient de bannir des formules alambiquées et plus ou moins redondantes du type : « *Inwiefern können wir sagen, dass der Text auf der Gegenüberstellung von zwei Standpunkten aufbaut?* » et privilégier une formulation plus efficace : « *Inwiefern baut der Text auf der Gegenüberstellung von zwei Standpunkten auf?* ». Des candidat.e.s qui se savent limité.e.s dans leurs moyens d'expression et se sont contenté.e.s de phrases courtes, simples et pertinentes sont au moins parvenu.e.s – et ce n'est pas toujours le cas de leurs camarades plus ambitieux.ses – à se faire comprendre.

Enfin, chose qui semble évidente, on invitera les candidat.e.s à respecter l'orthographe des noms propres récurrents dans le texte, donc à éviter les « *Prökel* », « *Prökle* », « *Prölke* », « *Tüverin* » et tout autre gauchissement indu, que le jury peut être fondé à interpréter comme un manque de rigueur. En revanche, on excusera le.la candidat.e qui passe une demi-page à se moquer du patronyme « *Pröckl* » et à argumenter sur le comique de ce nom – les Pröckl du monde apprécieront.

Le jury soulignera quelques problèmes récurrents dans bon nombre de copies :

A. La position de Tüverlin a été très rarement analysée et comprise. Il est compréhensible que l'allusion à Spengler et aux thèses du *Déclin de l'Occident* (1918-1922) ne soit pas évidente pour les candidat.e.s. Mais le texte n'est souvent pas vraiment analysé : l'allusion au « mélange des cultures » a donné lieu à des

commentaires plats et anachroniques qui nous éloignent du texte. Aux yeux d'un grand nombre de candidat.e.s, Tüverlin ne serait pas ethnocentrique / protectionniste / nationaliste mais heureusement optimiste et ouvert, cette ouverture étant vue comme bénéfique à la littérature, à la différence de Pröckl, dont la position est souvent caricaturée, certain.e.s allant jusqu'à y voir une figuration du nazisme – un comble pour un personnage marxiste. La question délicate des rapports de l'intellectuel ou de l'écrivain à l'Histoire est rarement correctement posée, la lecture n'étant pas assez soigneuse : ainsi, imaginer que l'auteur dégage une troisième voie possible suppose d'avoir convenablement formulé l'opposition entre les personnages, opposition qui ne se résume pas à celle entre engagement et souci littéraire de la beauté de l'œuvre.

B. Les interprétations symboliques doivent être formulées avec prudence. Ainsi, l'interprétation des noms des personnages, ou parfois de leur prénom, sont trop souvent fastidieuses et peu convaincantes. La musicalité d'un nom dans une langue étrangère est une chose difficile à constater, et les associations symboliques sont souvent discutables. C'est forcer le texte que de voir en Jacques Tüverlin un « pèlerin » dans un « paysage de neige », et le prénom de Jacques, dans le contexte d'un roman allemand, ne doit pas nécessairement évoquer la route de Compostelle. Vouloir interpréter le texte symboliquement conduit certain.e.s candidat.e.s à des affirmations généralisantes et fausses : la chute dans la neige représenterait la faiblesse humaine (biblique), la « *Völkerwanderung* », terme certes coloré par une certaine historiographie national(ist)e, serait selon certain.e.s également à comprendre dans une perspective biblique et mythologique, le tas de neige sale représenterait le nazisme (!) ou bien la littérature instrumentalisée, le traîneau représenterait l'évocation nostalgique de l'enfance face aux pouvoirs des adultes, le chemin qui s'éloigne de Garmisch-Partenkirchen éloignerait les personnages de l'Église et les rapprocherait donc du communisme, etc. La prudence s'impose pour éviter ces analyses tirées par les cheveux. Le jury a toutefois apprécié la pertinence d'interprétations symboliques indiscutables comme l'association du « célèbre paysage hivernal » et du salon de thé *Alpenrose* au monde raffiné de la bourgeoisie argentée fréquentant les stations de cure des Alpes.

C. Il est essentiel d'adapter la problématique au texte sans y plaquer des problématiques qui lui sont étrangères, comme la querelle des Anciens et des Modernes, qui opposerait un Tüverlin démodé à un Pröckl représentant la modernité. Cette opposition spécieuse en recoupe une autre, celle entre romantiques et modernes : la simple association des sentiments ou du paysage au courant romantique a malheureusement conduit à des références inutiles et erronées qui empêchent bon nombre de candidat.e.s de réfléchir sur le texte. On a pu aussi affirmer que Pröckl est un personnage du *Sturm und Drang* sous prétexte qu'il est passionné ou fougueux (« *stürmisch* »).

## Conclusion

Malgré les critiques formulées dans ce rapport, le jury est conscient des contraintes et des difficultés auxquelles sont confronté.e.s les professeur.e.s et les élèves des classes préparatoires aux grandes écoles. Il rappelle que le niveau de langue attendu n'est pas celui d'un germanophone, mais bien celui d'un étudiant francophone maîtrisant les principales difficultés lexicales, morphologiques et syntaxiques de la langue allemande.

Il invite en conséquence les candidat.e.s à poursuivre leurs efforts dans l'apprentissage de la langue non seulement en confortant les acquis grammaticaux fondamentaux (déclinaisons, emploi des cas, rectio des verbes et des adjectifs) mais aussi en accordant une attention toute particulière au vocabulaire technique de l'explication de texte et en multipliant les lectures personnelles en allemand et en français. Il vaut mieux pour le commentaire privilégier des tournures de phrase simples mais correctes.

Concernant la méthodologie de la traduction et du commentaire et les principales erreurs à éviter, les membres du jury invitent les élèves des classes préparatoires à lire attentivement les rapports du jury de plusieurs sessions de concours successives, de façon à mieux cerner les attentes liées à différents types de textes.

La qualité du contenu d'un commentaire reposant enfin essentiellement sur l'alliance d'une bonne compréhension du texte proposé, d'une analyse fine de ce texte et du recours pertinent à des connaissances extérieures (éléments d'un contexte littéraire ou historique), le jury est particulièrement sensible aux copies qui ne perdent jamais de vue le texte, qui partent de l'extrait et reviennent à lui, qui soulignent le lien entre le fond et la forme du passage étudié, sans en négliger la contextualisation.